

Toumaï Action



Toumaï - l'Ancêtre
des Humains

Lettre mensuelle au service de la recherche et du développement
éditée par le Centre National d'Appui à la Recherche (CNAR)

Président d'honneur : Pr Michel Brunet

Directeur de publication : Dr Baba El-hadj Mallah

Avec le soutien du Service de Coopération et d'Action Culturelle de l'Ambassade de France au Tchad

N° 007 - mai 2007

Distribution gratuite

Placée sous le haut patronage de Madame la Ministre du Développement Culturel et Artistique du 15 mai au 15 septembre 2007, s'est tenue au Musée National, une exposition culturelle intitulée « *Sao, le peuple de l'argile au Tchad* ». L'équipe de rédaction vous propose de revivre les moments.

L'art et les cultures « Sao »

Thomas Bauzou

Maître de conférences d'histoire ancienne

Université d'Orléans (France)

Les Sao sont d'abord une légende. Au centre du Tchad, au nord du Nigeria et du Cameroun, on raconte qu'il y a très longtemps vivait, là un peuple de géants, qui voyaient la nuit grâce à de l'or vivant, capables de barrer les rivières d'une main, de s'appeler d'une ville à l'autre, d'assommer un éléphant et de le ramener sur leur dos. Ces géants fabuleux étaient les Sao. Aujourd'hui ce peuple a disparu, mais, par métissage ou descendance directe, certains revendiquent ces Sao pour ancêtres. Mais les Sao ne sont pas qu'une légende.

Au Tchad, dans la région même où, en 1900, les Français ont fondé Fort-Lamy qui allait devenir N'Djamena, la capitale, on vous montrera les « buttes Sao », des buttes artificielles couvertes de tessons de poteries décorées, d'étranges figurines d'animaux, de billes ou d'étoiles de terre cuite, parfois même de statuettes humaines. Ce sont de véritables tells archéologiques, comme on en connaît au Proche-Orient, créés par l'empilement de constructions détruites et toujours rebâties au même endroit.

Certaines buttes sont toujours occupées, comme Gawi ou Logone-Gana, par des gens qui se disent descendants des Sao. D'autres sont maintenant désertes, en pleine brousse, ou encore s'élèvent nues au milieu d'un village dont les habitants se gardent bien de bâtir là où avaient vécu les Sao.

Dans cette région qui s'étend sur trois pays, tout ce qui est très ancien est « Sao ». Est « Sao » tout vestige que ne vient expliquer aucune tradition écrite ou orale. C'est la pré-histoire au sens africain du terme. Pourtant, au XVI^e siècle, des historiens et chroniqueurs en langue arabe ont mentionné ces « Sao », des païens qui luttèrent contre les sultans musulmans du Sahel, avant d'émigrer vers le sud ou de disparaître. Il est aussi question de ces « Seu » (prononcer *séou*) dans les descriptions de l'Afrique publiées à la même époque en Italie.

- 70 ans de recherches

Les « buttes Sao » ont été explorées par des chercheurs européens dès le début de l'époque coloniale au Tchad. La capitale Fort-Lamy (N'Djamena) a même été bâtie à l'emplacement de plusieurs de ces sites, qui ont livré des objets aujourd'hui dispersés.

Au Tchad, la recherche sur les Sao a surtout été marquée par l'œuvre de Jean-Paul Lebeuf qui, des années 30 et jusqu'aux années 60, a prospecté, recensé les sites, et fouillé de manière suivie la butte de Mdaga-Lamadji.

Dans le même temps, Graham Connah fouillait la butte de Daima, au Nigeria. Les résultats de ces fouilles et de quelques autres, notamment la datation des charbons de bois par la méthode 14C (carbone 14) assurant la datation des objets qui leur sont associés, ont permis d'y voir plus clair et d'esquisser une chronologie des sites dits « Sao ». Ces recherches au Tchad ont été brutalement interrompues dans les années 1970, à la suite de la guerre civile.

En revanche, elles se sont poursuivies au Cameroun. Tout récemment, l'Université de N'Djamena a entrepris de reprendre une activité archéologique avec l'appui de l'Université d'Orléans. Dans ce cadre et au cours de brèves missions de terrain, des prospections et des sondages sur les « buttes Sao » ont permis de mettre au jour des pavements de fonds de case réalisés en tessons de poterie plantés verticalement les uns contre les autres et dessinant un motif de vannerie plus ou moins régulière. C'était la première fois que ce type de vestiges, déjà connu au Nigeria, était étudié au Tchad.

- Les grandes lignes de l'évolution historique

D'une façon générale, les premiers établissements humains dans la plaine au sud du lac Tchad apparaissent au cours du I^{er} millénaire avant J.-C. Cela correspond, dans la région, aux débuts de l'Âge du Fer. Ces populations, qui n'ignoraient pas l'agriculture, dépendaient largement de la chasse et surtout de la pêche dans les bras en eau du Chari ou des autres cours d'eau, ainsi que dans les marigots résiduels. C'est d'ailleurs une constante du mode de vie local, attestée jusqu'au XX^e siècle. Au cours de cette phase ancienne (I^{er} millénaire avant J.-C. – I^{er} millénaire après J.-C.), on fabriquait (sans tour !) une très belle poterie, parfois lissée ou vernissée, décorée de fines incisions régulières ou d'estampages par impression de vannerie ou de cordelettes).

On retrouve aussi dans ces niveaux des figurines animales très nombreuses, schématiques, aux pattes et à la tête à peine esquissées, qui posent beaucoup de questions : elles existent sur de nombreux sites, se ressemblent beaucoup et paraissent correspondre à un nombre limité de modèles stéréotypés. Quel pouvait être leur usage ? Sur plusieurs sites on a retrouvé les vestiges impressionnants, mais hélas très fragiles, des pavements de poterie évoqués plus haut.

A Daima et sans doute à Kursakata (Nigeria) de tels pavements sont datés du VI^e siècle après J.-C. A Djermaya, Abdjogana et Wourla (Tchad) les mêmes ont été observés et, pour certains, fouillés et relevés. Ils correspondent à une technique qui disparaît au Tchad à l'époque « Sao », mais réapparaît bien plus au sud au XII^e siècle à Ife (sud-Nigeria). Il y a sans doute un lien.

Vers le XI^e siècle, les objets retrouvés sur les sites au sud du lac Tchad évoluent. La poterie, toujours non-tournée et décorée par estampage, ce qui est une constante de l'Afrique subsaharienne, paraît plus grossière. Apparaissent des pipes en terre inconnues jusque là, et surtout de petits masques d'argile et de petites figurations humaines. C'est à partir du XV^e siècle que l'on a affaire à la culture proprement « Sao », marquée par la présence de masques humains aux paupières et aux lèvres fortement saillantes, de statuettes sans jambes toujours réalisées sur le même schéma de base (des ancêtres ?), marquée aussi par un mode d'inhumation original, les corps étant ensevelis dans des jarres décorées enterrées verticalement. On n'observe plus ni les sols pavés de tessons, ni ces très abondantes figurines d'animaux à pattes courtes.

En revanche on retrouve d'autres figurines schématiques, à membres longs, représentant le plus souvent des chevaux avec leurs cavaliers ; ce sont sans doute des jouets. On peut dire qu'il s'agit vraiment là des Sao car, au XVI^e siècle, ce sont ces populations qui sont appelées « Sao » par les chroniques arabes. Les fouilles de Mdaga ont montré que cette culture « Sao », d'essence païenne, avec ses bizarres statuettes, semble bien avoir perduré jusqu'au XIX^e siècle, dans un contexte d'islamisation généralisée de la région. A cette date, cependant, il ne devrait plus être question des « Sao » mais des Kotoko, leurs descendants islamisés. Au XX^e siècle, si les enfants Kotoko modelaient toujours des jouets d'argile, on ne fabriquait plus de statuettes que pour le marché des « antiquités » proposées aux visiteurs étrangers.

- Un habitat instable

Le recensement réalisé par Jean-Paul Lebeuf de la plupart des sites « Sao » du sud du lac Tchad répertorie plus de 350 tells archéologiques, souvent entourés des restes d'une puissante muraille de terre.

Il ne faudrait pas en conclure qu'à une époque donnée tous ces sites aient été simultanément occupés, et la démographie particulièrement importante. Souvent, en effet, un site était abandonné, ses occupants partant reconstruire leur cité plus loin, sur une autre butte.

C'est qu'on se trouve dans un paysage de delta, changeant dans la longue durée, régulièrement inondé lors des pluies abondantes et des crues du Chari : les chenaux des fleuves changent souvent de lit, se transforment en marigots qui parfois s'assèchent complètement. Le dernier abandon de Mdaga-Lamadji, au XIX^{ème} siècle, avait été provoqué par la disparition du marigot voisin.

De même, les dimensions considérables de certaines buttes (460 x 210 m à Am Dourmane ; même ordre de grandeur à Abdjogana et à Djermaya) ne signifient pas qu'elles aient été de véritables petites villes : les fouilles de Mdaga ont montré que la butte n'était jamais occupée par des constructions en totalité, mais que, selon les époques, les cases étaient construites en différents secteurs. Chaque butte, chaque site a son histoire particulière. Marcel Griaule et Jean-Paul Lebeuf, en leur temps, avaient recueilli dans plusieurs villes les récits de leur fondation par des Sao légendaires, parfois la succession des rois « Sao » locaux, le souvenir des temps où la ville exerçait une hégémonie sur la région ou, au contraire, dépendait d'une autre cité.

- Un art original

Un des aspects les plus remarquables de cette civilisation « Sao » du XIV^e au XVI^e siècle est sa production artistique, dans le travail du bronze mais surtout dans le domaine de la sculpture. Il n'y a pratiquement pas de pierre dans les pays qui bordent au sud le lac Tchad : les œuvres furent réalisées en terre cuite, et probablement aussi en bois – mais il ne reste rien de ces dernières.

On a ainsi retrouvé de nombreuses statuettes humaines et animales, stylisées et reproduisant un petit nombre de modèles, comme l'hippopotame ou l'homme aux baudriers croisés, dont il est difficile de dire à quoi ils correspondaient précisément dans l'esprit du peuple qui les produisait.

Le site de Tago (Am Dourmane ?) a ainsi livré un ensemble unique de statuettes Sao qui constituaient à l'évidence un sanctuaire. Tago n'est pas seul en cause : des sculptures comparables, reproduisant les mêmes modèles de base, ont été retrouvées sur d'autres sites, au Tchad comme au Cameroun.

Contemporains des statuettes, de petites têtes ou masques de terre cuite, de quelques centimètres de haut, ont été retrouvés un peu partout, parfois fichés dans des vases remplis de sable comme à Bouta Kabira (à l'emplacement de l'aéroport de N'Djamena). Toutes ces œuvres sont le témoignage d'un univers religieux qu'il est aujourd'hui très difficile de connaître.

Aperçu sur les sites Sao

Tchago Bouimon

Université de N'Djaména, Département d'Histoire

Toute la région située au sud du Lac Tchad, région aujourd'hui divisée entre le Nigeria, le Cameroun et le Tchad, abonde en buttes ou tells archéologiques attribués traditionnellement aux « Sao », terme imprécis qui signifie « les hommes d'autrefois ou du passé ».

En fait, les basses vallées du Logone et du Chari et d'une manière générale, les abords du Lac Tchad sont présentés comme l'habitat principal des Sao en raison de la forte concentration de leurs vestiges. D'origine anthropique, les buttes « sao » constituent dans cette région les seuls reliefs remarquables.

En réalité, les vestiges du passé considérés comme appartenant à la civilisation sao se rencontrent un peu partout sur le territoire national tchadien. A Baïbokoum, dans l'extrême sud du Tchad, des empreintes digitales géantes, imprimées sur les rochers sont attribuées aux Sao. Une vaste enceinte servant de cimetière où les morts sont placés dans la position fœtale comme chez les Sao se trouve dans les rochers du Tibesti près de Bardaï, enceinte naturelle baptisée « Vallée des morts ».

Des urnes funéraires de type Sao sont découvertes dans les plateaux du Ouaddaï, à l'Est du Tchad, au Sud-ouest notamment, à Léré (quartier Fouli) au Mayo-Kebbi. A Léré, ce sont des nécropoles qui du point de vue localisation occupent presque tout le quartier Fouli et surtout le rivage nord du lac Léré.

Les sources orales font mention de l'existence d'autres nécropoles dans les îlots du lac et dans certains points mêmes du lac Léré. Deux sondages archéologiques viennent d'y être effectués par l'équipe du Dr Tchago Bouimon. Les premières communautés humaines se sont implantées sur la rive du lac Tchad à mesure que celui-ci diminuait de superficie, en choisissant de s'installer sur des dunes de sable à l'abri des inondations.

C'est l'amorce des tells « Sao ». La prospection archéologique a inventorié 814 sites se répartissant comme suit : 250 au Tchad, 432 au Nord-Cameroun et 140 au Nigeria. Ce sont des buttes semi-artificielles constituées par les vestiges d'occupations successives échelonnées sur une période qui pour certaines couvre plus de 3000 ans.

Au VI^e siècle de l'ère chrétienne, les abris temporaires sont remplacés par des maisons en pisé. C'est à partir du IX^e siècle de notre ère que certains villages semblent se dépeupler au profit des cités-fortifiées. Tout semble se passer comme si, aux dangers représentés par les inondations qui avaient déterminé une première implantation des hommes sur des terres naturelles exondées s'était imposée l'obligation d'opérer un regroupement sous la pression d'autres impératifs : la nécessité de sécurité, de se protéger par un site défensif.

Certaines de ces buttes sont habitées comme Gawi ou Logone-Gana, par des Kotoko présumés descendants des Sao. D'autres sont abandonnés ou attribués par ces derniers contre redevances, aux agriculteurs arabes ou massa qui y aménagent temporairement leurs champs.

Faute de données suffisamment nombreuses permettant l'établissement d'une chronologie, ces sites ont été classés provisoirement en trois principales catégories par J.P. Lebeuf et ce, suivant des critères purement morphologiques :

Sao I : buttes peu élevées, de petites dimensions dont la surface est jonchée de tessons de poterie d'une fine qualité ; des pavements faits de tessons mis sur champ y sont apparents. Elles sont inhabitées ;

Sao II : elles correspondent à des agglomérations beaucoup plus élevées et beaucoup plus étendues (plusieurs centaines de mètres de long et de large) ; les zones de tessons sont inégalement réparties et de nombreuses structures affleurent à la surface (pans de murs, foyers, cols de vase, etc.). Beaucoup sont abandonnées, mais la plupart des cités Kotoko s'élèvent sur des buttes de ce type ;

Sao III : ce sont de petites éminences dépourvues de muraille dont le sol est couvert d'une céramique grossière, récente ; elles sont toujours inhabitées.

En effet, l'axe N'Djaména- Djarmaya-Massaguet est ourlé de sites sao.

En général, les sites sao présentent plusieurs niveaux d'occupation, mais divers problèmes sont encore à résoudre concernant la chronologie, la stratigraphie, l'origine et l'importance numérique de leurs occupants successifs, les corrélations pouvant exister entre eux. Les dates les plus anciennes, relevées par la méthode carbone 14 dans les niveaux les plus anciens des sites fouillés ou sondés sont XIII^e siècle av. J.- C. à Sou Blamé, XI^e siècle av. J.- C. à Kursakata, VIII^e siècle av. J.- C. à Mege, VI^e siècle av. J.- C. à Daïma, VI^e siècle av. J.- C. à Mdaga- Lamadji et I^{er} siècle av. J.- C. à Am Koundjo.

- 5 juin : Journée mondiale de l'environnement
 - 8 juin : Journée Mondiale de l'Océan
 - 17 juin : Journée mondiale de la lutte contre la désertification et la sécheresse
 - 26 juin : Conférence CCF/CNAR à 16h au CCF.
 « Toumaï et son environnement : évolution de quatre années de travaux au Tchad », par le Pr Vignaud de l'Université de Poitiers